

Rosa Lorry
Florence Bédouet



Jusqu'au
dernier souffle

Témoignage



Rosa Lorry

Jusqu'au dernier souffle

*Témoignage
recueilli et écrit par
Florence Bédouet,
Compagnon biographe.*



© Rosa Lorry, Florence Bédouet, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1323-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

*À Jean, mon amour,
mon âme sœur, mon ami, mon pilier,
mon confident, l'Homme avec un grand H
qui a illuminé ma vie durant 20 ans.*

*Le courage n'est pas l'absence de peur,
mais la capacité de vaincre ce qui fait peur.*
Nelson Mandela

Accompagner Jean jusqu'à son dernier souffle fut mille fois beau, mille fois difficile et douloureux. Face à la perspective d'une mort qu'il a choisie, anticiper le deuil est alors devenu notre réalité, le défi que nous avons décidé d'affronter ensemble en exploitant au maximum le temps qui nous était imparti. Un compte à rebours où soudain dépouillés d'un avenir, nus, nous avons appris chaque seconde à accepter la séparation, l'inconnu...

Dans nos rôles improvisés, je suis devenue l'aidante et Jean l'aidé. Comme un soldat sur le front de la maladie, il m'a fallu admettre l'inadmissible : me battre pour la fin de SA VIE.

Avant de s'en aller, mon ange n'a pu exprimer à ses proches ses sentiments, les quitter apaisé de leur avoir parlé. En filigrane, je veux simplement dire à tous les aidants qui accompagnent un être cher en fin de vie combien le déni de la mort dans une famille peut provoquer par l'absence de soutien et de compréhension, une véritable frustration pour ceux qui restent au quotidien confrontés à l'inhumanité de la maladie, à l'enfer d'un cancer. Certains refusent de reconnaître une réalité dont la perception serait pour eux traumatisante. S'ils ne peuvent vous tendre la main alors, n'attendez rien. Et seuls contre vents et marées, poursuivez en toute âme et conscience votre chemin.

En quelques mois la maladie m'a pris l'homme de ma vie mais pas notre amour. Lui est bel et bien vivant et m'invite en silence tout près de Jean, à remonter le temps.

Année 2000 – État de mes lieux

À l'aube de ce nouveau millénaire, j'ai 36 ans. Mariée depuis 1991, je suis en instance de divorce et mène un véritable combat pour obtenir la garde exclusive de mon fils, tout juste âgé de 5 ans. Non loin de son père, nous vivons tous les deux en Corrèze où j'ai investi toutes mes économies dans un *Mag'Press*, commerce où les clients ont l'habitude de venir faire un loto, acheter mots croisés et fléchés, romans-photos... Ce *Mag'Press* est un rêve d'enfant que j'ai réalisé en mémoire de mon grand-père paternel, jadis libraire en Kabylie. Cher à mon cœur, ce bon-papa m'a transmis le goût des livres et des mots. Il est aussi cet être tendre avec lequel, petite, j'ai vendu des journaux et joué à la marchande pour de vrai. J'aimais ce regard doux qu'il posait sur moi. Il me savait orpheline et de ce fait, j'étais sa protégée. Au bled, personne, sous sa surveillance n'avait le droit de me toucher. Au creux de son âme, il portait en silence le chagrin d'être le père du fils qui nous avait abandonnées, ma mère et moi. Trop jeune pour assumer à 18 ans sa paternité, et sans

doute trop vert pour assumer sa femme malade, mon père s'était envolé pour la France dans l'intention d'y faire carrière puis, avait répudié ma mère pour se remarier. Probables conséquences d'une union arrangée, où seul prime l'intérêt.

À peine âgée de 3 ans lors du décès de ma mère, il me semble ne l'avoir jamais connue, et jamais je n'ai su de quoi elle a souffert. Après sa disparition et selon mon père, "*ma-sale-mère-qui-ne-voulait-pas-de moi*" m'aurait vendue ! J'ignore si tel en fut le cas. Je sais seulement que le frère de ma mère, dans l'incapacité financière de m'élever, aurait demandé à mes grands-parents paternels de prendre le relais. Prière que, touché, mon grand-père n'a pu refuser. C'est ainsi que je me suis retrouvée parachutée chez eux à 4 ans, au beau milieu de mes plus jeunes oncles et tantes, encore étudiants. Bien que mon arrivée inopinée ait déclenché quelques hostilités, je me souviens que Samia, la benjamine, m'a aussitôt prise sous son aile. Chaque jour, elle, me coiffait avant de tresser mes longs cheveux blonds. Me tricotait à ses heures perdues, des robes et des ponchos... Par ses soins et attentions, je la considérais comme ma maman d'adoption. Ce que je ne peux dire de ma grand-mère paternelle, femme capable pour une peccadille, de déclencher à elle seule une véritable guerre mondiale au sein de la famille. Déjà considérée comme une terreur par ses enfants, elle ressemblait en tout point à la Folcoche du roman *Vipère au poing*, d'Hervé Bazin. Une tyrannique de la pire espèce qui pourtant filait doux et baissait d'un ton, dès que mon grand-père, homme calme et peu disert, rentrait à la maison.